

L'ombre de la violence psychologique

1. Introduction

De nos jours, la violence psychologique est omniprésente et de plus en plus perçue comme allant de soi. Ce comportement, vécu dans de nombreuses familles, passe souvent inaperçu. Il est vrai que lorsqu'il s'agit de violence physique, les traces laissées par l'infraction conduisent souvent son auteur devant la justice. Mais pour ce qui est de la violence psychologique, tout a lieu en secret.

Enfant, j'ai non seulement souffert de violence psychologique mais également de violence physique. À cela s'ajoute le fait que je suis le fils de la célèbre auteure et chercheuse de l'enfance Alice Miller ; mon père, professeur de sociologie connu de la Haute École de Saint-Gall, a supervisé à l'époque plusieurs promotions d'étudiants devenus par la suite des personnalités influentes dans l'économie, la politique et les médias suisses. Autrement dit, mes parents étaient tous deux membres de l'élite académique et sociale de Zürich.

Après le décès de ma mère, je me suis décidé, sur les conseils d'un éditeur d'Alice Miller, à écrire et publier sa biographie. Dans la présentation qui suit, j'aimerais tout d'abord décrire les obstacles auxquels j'ai dû faire face pour écrire ce livre. Ensuite, j'aimerais évoquer brièvement l'histoire de mes parents et mon expérience au sein de notre famille. Il sera alors question de la violence que j'ai vécue. Je voudrais par ailleurs souligner à ce stade que mes deux parents ont survécu à la guerre en Pologne et que ma mère est une survivante de l'Holocauste. Elle n'a jamais surmonté son traumatisme de guerre ; et cette hypothèse a joué un grand rôle dans la répétition de la brutalité et des abus de violence à la génération suivante. Pour terminer, je décrirai comment, en tant que psychothérapeute, j'ai été en mesure de surmonter et traiter ces expériences traumatisantes.

2. Démolition du mur de silence

L'ombre de la violence psychologique

1. Introduction

De nos jours, la violence psychologique est omniprésente et de plus en plus perçue comme allant de soi. Ce comportement, vécu dans de nombreuses familles, passe souvent inaperçu. Il est vrai que lorsqu'il s'agit de violence physique, les traces laissées par l'infraction conduisent souvent son auteur devant la justice. Mais pour ce qui est de la violence psychologique, tout a lieu en secret.

Enfant, j'ai non seulement souffert de violence psychologique mais également de violence physique. À cela s'ajoute le fait que je suis le fils de la célèbre auteure et chercheuse de l'enfance Alice Miller ; mon père, professeur de sociologie connu de la Haute École de Saint-Gall, a supervisé à l'époque plusieurs promotions d'étudiants devenus par la suite des personnalités influentes dans l'économie, la politique et les médias suisses. Autrement dit, mes parents étaient tous deux membres de l'élite académique et sociale de Zürich.

Après le décès de ma mère, je me suis décidé, sur les conseils d'un éditeur d'Alice Miller, à écrire et publier sa biographie. Dans la présentation qui suit, j'aimerais tout d'abord décrire les obstacles auxquels j'ai dû faire face pour écrire ce livre. Ensuite, j'aimerais évoquer brièvement l'histoire de mes parents et mon expérience au sein de notre famille. Il sera alors question de la violence que j'ai vécue. Je voudrais par ailleurs souligner à ce stade que mes deux parents ont survécu à la guerre en Pologne et que ma mère est une survivante de l'Holocauste. Elle n'a jamais surmonté son traumatisme de guerre ; et cette hypothèse a joué un grand rôle dans la répétition de la brutalité et des abus de violence à la génération suivante. Pour terminer, je décrirai comment, en tant que psychothérapeute, j'ai été en mesure de surmonter et traiter ces expériences traumatisantes.

2. Démolition du mur de silence

Peu de temps après la mort de ma mère, je rencontrai un de ses éditeurs des États-Unis à la Foire du livre de Francfort. À peine avions nous débuté la conversation qu'il m'annonçait avec frénésie que je devais absolument écrire un livre biographique sur ma mère. J'étais sous le choc : jamais il ne me serait venu à l'esprit de décrire la vie de ma mère. À maintes reprises, ma mère m'avait conjuré de ne jamais raconter quoique ce soit sur sa vie privée. Ainsi, je me représentais sa vie comme un tabou qu'il était interdit de briser. C'est pourquoi j'ai toujours eu l'impression que cela mettrait sérieusement la vie de ma mère en danger si des étrangers venaient à découvrir qui Alice Miller était réellement. Je n'ai jamais eu l'idée de demander à ma mère les raisons de sa crainte, je l'ai simplement accepté comme un fait, sans poser de question. Alors que l'éditeur me conseillait simplement d'écrire une biographie sur ma mère, j'avais l'impression qu'on était en train de m'inciter à commettre un crime grave.

Doucement remis du choc, l'idée de mener ce projet commença à me travailler. Mes pensées défilaient, persistaient et la tentation d'abandonner ma loyauté indéfectible envers ma mère au profit de cette démarche se fit de plus en plus grande. J'étais déchiré entre curiosité immense et mauvaise conscience. Je me suis alors souvenu de mon entrevue avec le magazine SPIEGEL peu de temps après la mort de ma mère. En voici les extraits :

„SPIEGEL : Vous dites que votre mère a oeuvré toute sa vie à trouver un moyen permettant aux autres de se libérer des traumata, mais qu'elle n'a elle-même pas réussi à trouver un moyen de parler avec son fils ?

Miller : J'ai essayé un nombre incalculable de fois de discuter de cela avec elle. Exactement comme vous le faites avec moi maintenant. Mais je me suis heurté à un mur. Je ne peux vraiment pas vous aider plus. Je ne suis pas seulement son fils, je suis aussi thérapeute, c'est à dire une personne qui se penche sur l'histoire d'un sujet, l'analyse et pourtant je n'ai jamais pu percer le mystère. À un moment donné, on finit par s'y faire. À cause de ce blocage, ça a été impossible de me rapprocher de ma mère durant les 30 dernières années. J'ai dû l'accepter.

SPIEGEL : Votre mère a créé une œuvre unique, qui dit : „La psychanalyse ne peut pas aider une personne souffrant d'un trauma. Mais il existe un autre chemin, qui

permet au sujet de résoudre lui-même les traumatismes refoulés de l'enfance et de revivre ; et je vais essayer de vous montrer lequel." Nous réalisons donc, après 10 minutes de conversation, que votre mère a manqué d'aborder un point important de sa biographie dans son ouvrage : elle n'a pas su utiliser son propre outil sur le grand trauma de sa vie.

Miller : Même si elle a su mettre en évidence tant de choses dans ses livres... En tant qu'enfant de 2 personnes ayant vécu la guerre, c'est ma tragédie personnelle de ne pas avoir réussi à construire une relation sur le plan émotionnel avec mes parents.

SPIEGEL : Éclairiez-nous : Votre mère n'a-t-elle pas stigmatisé les carences affectives comme étant une maltraitance parentale entraînant des désordres psychiques ?" (Der Spiegel, 18/2010).

Ce passage de l'interview vint définitivement renforcer mon idée de prendre ce projet difficile en main. Dans l'introduction de mon livre "Das wahre Drama des begabten Kindes" (Le véritable drame de l'enfant doué), j'ai essayé de décrire à quelles difficultés j'ai dû faire face lorsque j'ai entrepris l'écriture de la biographie de ma mère. Ce faisant, je me suis aperçu que je m'attaquais également à ma propre biographie. À cette époque, j'étais convaincu de bien connaître mon histoire, mais ce travail allait douloureusement m'ouvrir les yeux.

Lorsque j'ai commencé à concevoir le livre, je me suis à nouveau rendu compte, non pas sans peine, que dans les faits, je ne connaissais rien à la vie de ma mère. Alice Miller détenait le secret de la quasi-globalité de son histoire. Surtout ce qui concernait les années de guerre. En tant que juive, ma mère a, le sait-on, survécu à Varsovie durant la seconde guerre mondiale. Mais elle n'en a jamais vraiment parlé, à part de manière peu claire ou de façon distancée à l'écrit. Même à moi, elle ne l'a guère expliqué. C'est seulement à 41 ans que j'appris une chose ou deux. On ne m'enseignait ni le polonais, la langue maternelle de mes parents, ni quoique ce soit concernant la culture juive.

Durant mon enfance et mon adolescence, tout ce qui était juif ou polonais fut tenu à l'écart. Je grandis quasiment comme un artefact culturel, élevé comme un suisse, un citoyen d'un pays, qui au fond, était pour mes parents un pays étranger. Comme chez les survivants typiques, je représentais un soi-disant nouveau départ.

Même si j'ignorais la plupart de ces faits, il est aujourd'hui évident, après les recherches pour ce livre, que j'ai éprouvé la misère cachée de ma mère.

D'après les études concernant les enfants de survivants de l'Holocauste, nous savons que ceux-ci sont accaparés par leurs parents. Ils incarnent la face émotionnelle qui a manqué dans les moments pénibles. Ces enfants sont investis par leurs parents comme réconfort et ressource. Ce processus de renversement de la relation parent-enfant est appelé la parentification. Les parents, tourmentés par des intrusions relatives à leur trauma, recourent au soutien émotionnel au travers de l'enfant.

Des études scientifiques ont prouvé que nous communiquons à 75% de façon non verbale. Et les enfants ont un don extraordinaire pour détecter les besoins, même non verbalisés, des parents. Ils comprennent parfaitement ce qu'il est attendu d'eux et agissent en conséquence. C'est aussi ce que j'ai fait. La relation avec ma mère avait toutes les caractéristiques d'une telle relation malsaine.

À cela s'ajouta le transfert du traumatisme de persécution refoulé. Ma mère et moi étions très proches, d'une manière névrotique ; nous avons une relation étroite qui se manifestait par une proximité accaparante. De cette façon, je prenais émotionnellement part à l'expérience de l'Holocauste qu'elle avait vécue ; bien sûr sans le savoir. J'étais le témoin d'une partie de ce traumatisme de guerre, sans savoir ce qui s'était réellement passé. Je prenais part à une souffrance, bien que, ou peut être parce que, elle m'était inconnue. Je suis pour ainsi dire passé par la persécution de ma mère par les nazis, et par les conséquences de cette persécution aveugle. J'avais le sentiment permanent, d'être pris au piège, terrifié, à l'étroit, dans une boîte invisible mais accablante ; et contre laquelle j'étais impuissant. Je me suis senti très mal à l'aise quand j'ai réalisé à quel mur de silence j'étais confronté. Les faits manquaient, mais émotionnellement parlant je savais. Comment gère-t-on un tel dilemme ?

L'interdiction implicite de poser des questions semblait totale. Mais désormais je devais dépasser cette interdiction non verbale qui pesait sur moi depuis des décennies. J'étais soudain conscient de vouloir, non seulement écrire un livre au sujet de la vie de ma mère, mais aussi d'explorer ma propre histoire. Avec ma biographie, je fus brutalement confronté à mon histoire, chargée d'une souffrance que je n'avais jamais vraiment perçue. Il ne s'agissait pas simplement de franchir le mur de silence érigé par ma mère, pour finalement apercevoir ce qui se cachait

derrière ; il s'agissait plutôt de surmonter un immense mur de culpabilité. Malgré mon sentiment de culpabilité, une vive curiosité finit par briser le mur de silence et parvint à triompher de l'interdiction inconsciemment imposée.

De par mes recherches, je fus confronté à une cruauté que je n'avais jamais soupçonnée. Quand on est sujet de maltraitance à la fois psychologique et physique au sein de sa propre famille, on souffre d'une peur énorme de rendre son expérience publique. Comme ma mère, auteure célèbre, avait l'excellente réputation de lutter contre les violences faites aux enfants, je me suis senti comme un criminel qui trahissait sa mère. En particulier quand il me fallut me débattre avec le souhait le plus profond de ma mère avant sa mort : Ne jamais révéler quoique ce soit concernant sa vie privée. Comment ne pas respecter un tel souhait ? Plus je me penchais sur cette histoire, plus mes craintes de mettre à jour la vérité reculaient. Je me rendis alors compte que je n'étais plus prêt à me sacrifier. Il était temps pour moi d'obtenir justice en divulguant la vérité. Je ne pouvais plus supporter le mensonge : les lecteurs se passionnaient pour une Alice Miller que moi je n'avais jamais vue. Cette Alice Miller n'existe pas, c'est un personnage inventé de toute part. Les traumatisés de guerre, surtout ceux de l'Holocauste, ont le besoin de reconstruire leur environnement passé, détruit. Lorsqu'elle était petite fille et jusqu'au début de la guerre, ma mère a développé une autonomie intellectuelle et émotionnelle, qui la rendait fière et indépendante. Mais pendant la guerre, elle dû s'adapter et abandonner son indépendance pour survivre. Ses livres sont aussi une tentative de ressusciter ce monde détruit. Si la guerre n'avait pas eu lieu, j'aurais pu profiter d'une mère semblable à celle que ses lecteurs ont eu. Mais je devins la victime d'une mère grièvement traumatisée qui avait perdu, pendant la guerre, tout sens moral et qui me transmit brutalement son trauma.

Dans ce qui suit, je vais décrire rapidement l'histoire de ma famille.

3. La confrontation à la violence dans la famille

Ma mère Alice Miller est née Alicja Englard dans une famille juive orthodoxe. Sa famille patriarcale était une communauté à part entière. Le grand-père était un homme d'affaire respecté et rabbin. Son nom était Abraham Englard et il avait 5 enfants. La famille vivait à Piotrkow, une petite ville provinciale au sud de Lodz. Le père d'Alice, était également juif orthodoxe, et respectait strictement les lois. Ses

frères et soeurs prenaient les règles plus à la légère. Alice, depuis son enfance, était très révoltée et ma mère me raconta de nombreuses fois comment elle s'énervait et se rebellait contre les lois religieuses. Elle obtint même gain de cause, de ne pas s'inscrire dans une école juive mais dans une école polonaise. Sa famille la décrivait sans cesse comme une enfant indépendante mais aussi difficile. Ma mère s'est souvent plainte de l'éducation autoritaire et parfois violente dont elle avait souffert, en particulier de la part de sa mère ; et souvent elle se sentait incomprise. Bien sûr, les membres de sa famille voyaient cela de façon totalement différente. Ils pensaient qu'Alice obtenait au final toujours ce qu'elle voulait. Au début de la guerre, presque toute la famille de ma mère fut déportée dans le ghetto de Piotrkov. Bientôt, ce sont 28.000 juifs de toute la région de Piotrkow qui furent déportés. Les parents de son père furent immédiatement déportés vers Treblinka et gazés. Ma mère se procura un faux passeport et pu s'échapper rapidement. Là, elle pu s'organiser pour obtenir de faux passeports pour sa mère et sa soeur Irena. Ainsi, elle pu sauver une part de sa famille. Elle dû laisser son père, malade, derrière elle. Il n'aurait pas pu s'échapper, parce que, en tant que juif orthodoxe, il n'avait aucune chance de survie hors du ghetto. Il mourut malade et abandonné. Elle cacha sa mère et sa soeur dans un monastère à Varsovie. Et elle survécut elle-même dans la partie Aryenne de Varsovie. Ce que cela signifiait fut décrit dans l'autobiographie du critique littéraire Marcel Reich-Ranicki. Afin de survivre, ma mère dû abandonner son identité juive en faveur d'une identité polonaise. A partir de ce moment, son nom fut Alice Rotovska. Elle garda ce nom jusqu'à sa mort. Je suis convaincu aujourd'hui, de par mes recherches, que ma mère n'a pas réellement souffert de l'abandon de son identité juive. Enfant et adolescente, elle s'était en effet déjà battue avec véhémence contre les lois et règles juives. Elle se sentait limitée dans sa liberté personnelle et coincée à cause de la religion. Elle a toujours décrit sa mère comme autoritaire et insensible. Elle nourrissait une haine abyssale à l'égard de cette dernière. Dans son enfance et sa jeunesse, ma mère parvint, malgré l'éducation violente de sa mère, à acquérir une autonomie et liberté intérieure. Cette identité, ce vrai self, elle dû l'abandonner durant la guerre pour s'en sortir, et survécut précisément grâce aux types de comportement que sa mère réclamait d'elle, et contre lesquels elle avait résisté avec véhémence jusque là. Quand j'eus 41 ans, l'opportunité de parler avec ma mère de son expérience de la guerre se présenta. Là, elle me révéla qu'elle avait été victime de chantage, durant plusieurs années, par la Gestapo polonaise, et que cela constituait

un terrible trauma pour elle. Dans cette description, elle m'avoua au passage ce qui suit : „Au fait, l'homme de la Gestapo avait le même nom que ton père, il s'appelait aussi Andreas Miller“. À ce moment, je ne réalisais pas la nature explosive de cette remarque. Ce n'est qu'aujourd'hui, après la publication de mon livre, que je prends douloureusement conscience de la portée de cet aveu. Bien sûr, je n'eus pas le courage de poser des questions à ma mère.

Après l'insurrection de Varsovie ma mère fuit vers les russes et travailla dans un camp de malades. La guerre terminée, elle déménagea avec sa soeur à Lodz ou elle étudia à l'université.

Selon la version officielle, c'est là qu'elle fit la connaissance de mon père Andreas Miller et ils se mirent en couple. En 1946, ma mère demanda une bourse d'études aux États-Unis ou en France, mais malheureusement elle ne fut retenue que pour un séjour d'études en Suisse. Mon père décrit une fois, indigné, comment ma mère l'informa exactement une semaine avant son voyage, de son départ en Suisse. Mon père, paniqué, organisa tout pour suivre ma mère en Suisse. À la dernière minute, il réussit à obtenir une bourse d'études. Ainsi ils purent tous deux partir avec la cousine de ma mère, Irenka, et les parents de celle-ci en avion de Varsovie pour la Suisse. Alice et Andreas étudièrent à Bâle et achevèrent leurs études respectivement comme Psychologue et Sociologue. Je fis mon arrivée en 1950 et il y eut dès le départ des difficultés. Ma mère me donna à une connaissance et je souffris alors tellement que j'en mourus presque. La mère d'Irenka eut pitié de moi et m'emmena chez elle. C'est ainsi que je passai les 6 premiers mois de ma vie avec ma tante à Zürich. Ensuite je revins chez mes parents ; ce qui fut pour moi le retour à un enfer dont je ne saisis qu'aujourd'hui l'ampleur. Je me retrouvai dans une situation de guerre qui était indescriptible. Aujourd'hui je suis convaincu que mon père était le maître-chanteur de ma mère. Depuis que je me suis ouvert à cette réalité, de nombreuses expériences de ma vie se sont rassemblées comme un puzzle afin de former un tout. Alors que j'avais 36 ans, mon père dévoila son profond antisémitisme à mon encontre. J'avais alors une petite-amie juive. Lors d'une véritable tirade haineuse, il traita ma mère de pute juive, qui lui sortait par les oreilles. Pour moi, la situation était la suivante : mon père avait un fils juif qu'il haïssait au plus profond de son être. Depuis que j'étais petit, mon père me battait régulièrement. Chaque situation était prétexte à m'humilier. Ma mère, drapée dans le silence, ne me défendait jamais.

Dans une interview à la télévision norvégienne en 1986, à la question „à quel point serait-il mauvais que les parents frappent leur enfants“ elle répondit comme il suit : „Il est clair que ces parents sont des criminels qui devraient être sévèrement punis. La plus grande humiliation pour un enfant est d’être frappé“. Quand je vis la séquence, je ne pus le supporter. Je me suis toujours demandé, comment ma mère, dans son livre „Am Anfang war Erziehung“ (Au commencement était l’éducation) pouvait faire preuve de plus d’empathie envers Adolph Hitler qu’envers son propre fils. Quand je relu le chapitre concernant Adolph Hitler, je m’aperçu avec horreur que la situation chez nous était similaire à celle de l’enfance d’Adolph. Et jusqu’à sa mort, ma mère n’a jamais réalisé ce qu’elle avait refoulé. Il est étrange pour moi que ma mère soit restée passive face aux orgies de violence de mon père, mais que dans son livre elle ait eu pitié du petit Adolph, battu et torturé par son père.

Aujourd’hui, il est clair pour moi que le discours haineux de mon père à mon encontre, réactiva le traumatisme de guerre de ma mère. Elle survécut en coopérant avec le criminel qui la faisait chanter. La coopération de mes parents alla si loin qu’en ma présence, ils parlaient constamment polonais alors qu’ils ne m’avaient pas appris leur langue maternelle. Toute ma vie, je n’ai jamais compris ce comportement, car il va sans dire que les parents enseignent leur langue maternelle à leurs enfants, d’autant plus s’ils ont quitté leur patrie pour vivre dans un pays étranger. Ce n’est que par mes recherches pour mon livre que j’ai découvert que les juifs orthodoxes ne parlaient pas polonais, mais le yiddish. Ils ne se sont jamais sentis polonais et étaient exclus de la société. À la maison, j’étais le juif persécuté qui n’avait pas le droit de vivre. Quand les parents n’assimilent pas leurs expériences traumatisantes de guerre, ils ont alors tendance à recourir non seulement à la violence physique mais surtout à la violence psychologique à l’encontre de leurs enfants.

Je n’ai jamais compris de quoi mes parents parlaient. Quand nous avions de la visite j’étais enfermé. J’étais vraiment exclu et caché. J’étais un étranger dans ma propre famille. Au début je crus que mes parents déchargeaient sur moi leur expérience de l’émigration. Mais aujourd’hui je suis convaincu qu’ils me traitaient comme une vie futile. J’étais le juif persécuté qui n’avait pas le droit de vivre. Je suis arrivé dans la seconde guerre mondiale sans comprendre de quoi il s’agissait. Comme ma mère, je survécus dans ma propre famille dans la clandestinité. Je vivais comme un solitaire. Je vivais une vie secrète dans un monde parallèle. Mes parents m’étaient étrangers, et je ne montrais jamais ce qui se passait en moi. Je pense que c’est là que la

transmission du trauma de guerre de ma mère pris place. J'endurais la persécution de mon père uniquement parce que j'avais le sentiment sûrement inconscient, de devoir me sacrifier pour ma mère afin de la protéger de la violence de mon père. Je devins le bouclier humain de ma mère. À travers cette violence et cette persécution infligées par mon père, j'ai quand même développé une identité juive. Je sais exactement ce que ce peuple a subi : En ce qui concerne la culture, je n'ai, comme je l'ai décrit plus tôt, aucune relation ; mais pour ce qui est de la persécution de ce peuple, là j'ai une référence. Les fêtes juives ne suscitent chez moi aucune réaction émotionnelle, mais les persécutions antisémites, si.

Quand j'avais 6 ans, ma soeur Julika vint au monde. Elle avait le syndrome de Down. Personne ne parla de cela avec moi. Je perçus simplement la mauvaise ambiance qui régnait à la maison. Je commençai à mouiller mon lit, et désormais mes parents m'envoyèrent passer deux ans dans un foyer pour enfants près de Zürich. La directrice du centre s'appelait Alice. Durant ce temps mes parents ne me rendirent jamais visite. Je devais évoluer seul dans l'école sans que personne ne m'ait vraiment expliqué ce que je faisais là. Je me souviens encore très bien de cette époque. Au cours de ces 2 années, personne ne m'adressa un mot personnel. Je végétais, seul, et soudain j'étais de retour chez mes parents. Je me souviens encore exactement, comment je vis ma sœur assise sur une balançoire dans le salon et ne compris pas qui elle était. Jamais mes parents ne se sont souciés de dissiper ma confusion. Pas étonnant qu'au cours de mes années scolaires, j'eus d'énormes difficultés reflétant ce début de parcours chaotique. Je suis aujourd'hui convaincu que la demi-année passée chez ma tante aimante m'a sauvé la vie. J'ai eu la chance de développer dès le départ un attachement adapté à mon „caregiver“. L'apprentissage de cet attachement précoce représenta par la suite, une sorte de système immunitaire psychique qui m'aida à survivre à ces horreurs.

On peut se demander pourquoi je ne suis arrivé à ces conclusions qu'à un âge avancé. Depuis mes 20 ans et au cours des 45 dernières années, j'ai fait 14 essais de psychothérapie. Tous ont échoué : en effet, je dus à chaque fois constater que l'ombre de ma mère était telle que le thérapeute finissait par me laisser tomber. J'avais bel et bien besoin d'aide, mais l'angoisse existentielle du thérapeute était si grande qu'ils préféraient me refuser leur aide plutôt que de se fâcher avec ma mère. En tant qu'auteure connue, elle détenait en effet un fort pouvoir médiatique qui

terrifiait considérablement les thérapeutes. Ce n'est qu'à sa mort que je me risquai, comme je l'ai déjà mentionné, à briser le mur de silence.

Il y a 35 ans, je me suis décidé moi-même à embrasser la profession de psychothérapeute. J'ai très vite suivi mon propre chemin, ce qui ne plut pas du tout à ma mère. Alors qu'elle commençait à publier, elle arrêta son travail de psychanalyste. Elle perdit le contrôle sur moi. Au lieu de pouvoir compter l'un sur l'autre, je tombai à mes dépens dans un enfer plus cruel. Ma mère fit alliance avec un thérapeute primal dont elle vantait régulièrement les mérites. Un jour, je reçus de ce thérapeute une lettre dans laquelle il m'expliquait que ma mère m'avait réservé une place pour entreprendre une thérapie avec lui. Je ne mesurais pas ma chance ! Je refusai bien évidemment ce cadeau empoisonné de ma mère, ce qu'elle vécut comme un véritable affront. Mais au final, on me fit du chantage pour que j'accepte de faire cette thérapie primale. Je me voyais pris au piège, comme dans une secte. Grâce à l'indiscrétion de mon thérapeute, ma mère pouvait surveiller secrètement ma thérapie. Finalement, je pus me libérer de cette situation en révélant que le brillant thérapeute était un imposteur et que je l'intriguais. À la suite de cette expérience, ma relation avec ma mère fut détruite pour de bon. Ni elle ni moi ne réussirent à apaiser notre relation. Ce que je trouve particulièrement choquant, c'est le fait que ma mère, jusqu'à sa mort, n'ait jamais admis le rôle qu'elle avait joué dans cette histoire dévastatrice, ni ne s'en soit sincèrement excusée.